

CHOUANS ET REPUBLICAINS !

(Quatrième Partie de VŒU DE HAINE par Ernest Capendu)

I

L'ATTENTE.

—La mer, dit le paysan kernewote dans son sauvage et énergique langage, la mer est une vache qui met bas pour nous : ce qu'elle dépose sur son rivage nous appartient.

Cette maxime est la raison d'être des horribles drames accomplis si fréquemment sur les côtes de la Cornouailles.

La civilisation, il est vrai, a fait disparaître ces abominables coutumes, mais sans détruire, parmi des populations entières, la pensée que les débris du naufrage sont leur propriété.

Au reste, il n'est peut-être pas de côtes dans l'univers sur lesquelles le naufrage soit aussi fréquent que sur le littoral de la Bretagne et dans la partie surtout formant l'extrémité de la presqu'île et qui s'étend de Penmarc'h au Conquet ; les tempêtes y sont pour ainsi dire incessantes dans la saison d'hiver. C'est qu'aussi, sur cette terrible côte, les écueils touchent les écueils, et un canot, par un temps calme, peut naviguer des heures entières sans trouver un point pour atterrir ; partout des pointes saillantes ou des falaises à pic.

En écrivant *Marcof le Malouin*, je me suis efforcé de donner une description aussi exacte que possible de la partie sud de cette côte, celle de la Torche, de la tête de Cheval (Penmarc'h) ; j'ai essayé de décrire ce tableau, l'un des plus effrayants que l'imagination puisse concevoir ; j'ai dit comme aux jours d'orage les hurlements des flots sont si affreux qu'on les entend à plus de trois lieues dans l'intérieur des terres.

Eh bien ! de Penmarc'h à la pointe du Camaret, en remontant par la baie d'Audierne et celle de Douarnenez, l'aspect du pays est aussi terrible et aussi sauvagement poétique. Que s'est-il accompli sur cette côte hérissée de brisants ? Les légendes essayent de le raconter, mais Dieu seul pourrait le dire.

Chaque rocher a son nom, son histoire, sa complainte ; chaque caverne a sa légende funèbre et si, parmi les rochers, ceux de Penmarc'h tiennent le premier rang, parmi les cavernes, les grottes de Crozon sont les plus renommées. Ces grottes, ouvertes sur la mer et pratiquées dans la falaise même, sont en assez grande quantité, mais quatre seulement sont praticables à la marée basse ; les autres ne le sont en aucun temps.

Ces grottes, qui ont jusqu'à quarante pieds d'élévation, sont incessamment baignées par la mer. A l'heure du reflux, on peut y pénétrer avec des embarcations légères ; mais à l'heure du flux la vague se précipite dans ces excavations avec une fureur telle que l'accès en devient impossible. Ceux qui se sont laissés surprendre par la marée haute périssent là, sans secours, infailliblement.

A la fin du dernier siècle, où la superstition n'avait pas été combattue par l'influence civilisatrice du premier Empire, les grottes de Crozon étaient réputées dans toute la Bretagne pour servir de résidence aux démons et aux poulpicans.

Pas un pêcheur n'eût osé s'aventurer dans ces grottes où n'habitent que les cormorans, les goélands et les mouettes.

On comprend combien, dans une guerre civile, de pareilles excavations sous-marines pouvaient devenir utiles ; cependant personne n'avait jamais songé à les employer jusqu'au jour où M. de La Préalaye avait pris le commandement du pays.

Un soir, en s'arrêtant dans le cromlec'h de Kerlof élevé dans la plaine formant la crête de la falaise, le marquis découvrit par hasard un passage secret faisant communiquer ce cromlec'h avec les grottes.

Passage et secret devaient dater des druides. Cette découverte était des plus précieuses à une époque où les bleus envahissant la Bretagne, les cachettes sûres devenaient de jour en jour plus rares et plus difficiles.

M. de La Préalaye était accompagné d'Yvanec quand il fit cette singulière découverte. Il fut convenu qu'à partir de cette heure ces grottes, avec lesquelles on pouvait communiquer désormais par la terre ferme, serviraient d'entrepôt à l'armée

royaliste et que le fermier aurait seul le secret de ce dépôt. Pour mieux détourner les soupçons, il fut convenu qu'on répandrait partout le bruit que les dépôts étaient faits à la ferme même. Les chefs principaux surent seuls la vérité, mais personne que le marquis et Yvanec n'eurent connaissance du secret.

Le cromlec'h de Kerlof était situé à une assez longue distance de la ferme ; il dessinait dans la nuit, sur le ciel noir, les lignes sèches et arides de sa construction de tombeau.

Il y avait une heure que les scènes racontées dans les précédents chapitres avaient eu lieu à la ferme de Crozon.

Deux ombres se dessinaient dans la nuit claire à quelques pas du cromlec'h, dissimulées à demi derrière un bouquet de bois aux branches dénudées.

C'étaient deux hommes, l'un de haute taille, appuyé sur son fusil, l'autre extrêmement mince, petit et fluet. Tous deux avaient le corps à demi ployé en avant, la tête penchée dans la position de chasseurs à l'affût.

—Je ne l'entends plus, Algaric, dit l'un après un long silence.

—C'est que le cromlec'h était désert, monsieur le comte, répondit le folgoat.

—A moins qu'il n'ait été frappé sans avoir eu le temps de pousser un cri.

—Cela se peut, mais cependant c'est peu probable, Yvanec se trouvait sur le qui-vive en s'avancant.

—Alors, il faut attendre.

—Si nous avançons ?

—Non, les ordres du marquis sont formels. Personne autre qu'Yvanec ne doit connaître le secret des grottes sous peine de mort et pas même moi, son ami, moi, d'Almoy, en qui il a toute confiance, je ne puis connaître ce secret !

Algaric étouffa un soupir.

—Attendez, dit-il, mais nous perdons un temps précieux.

—Pourquoi ! il n'y avait rien pour cette nuit. Les soldats ne sont pas revenus sur ces côtes, ils n'ont pas encore dépassé le fort du Camaret.

—Oui, mais il y a des bleus dans les genêts et j'ai laissé Séverin en embuscade.

—Qu'importe ! le secret des grottes avant tout.

—Puis il manquait des gars au rendez-vous.

—Qui donc ?

—Kervern et Kerloch.

—Où sont-ils ?

—On l'ignore. En revenant de la pêche au goémon ils ont disparu et depuis ce moment personne ne les a vus.

—Où sont-ils allés ? que peux-tu supposer ?

—Je ne sais où ils sont allés, c'est pourquoi je ne suppose rien de bon.

—Ecoute, dit vivement d'Almoy en posant la main sur l'épaule de son compagnon, écoute !

Tous deux cessèrent de parler et prêtèrent une attention extrême ; mais rien ne vint troubler le profond silence qui régnait autour d'eux.

—Je me serai trompé, reprit d'Almoy.

—Non, dit Algaric, j'ai entendu.

Et, se couchant presque à plat ventre, le nain se glissa dans les herbes ; d'Almoy demeura immobile, son fusil en arrêt et prêt à faire feu. Un temps assez long s'écoula, puis le folgoat reparut.

—Tu t'étais trompé, dit d'Almoy.

Algaric secoua la tête.

—Vous devez le croire, et je devrais le croire aussi, répondit-il.

—Ah ! dit le comte, cette fois, j'entends un bruit de pas, mais c'est dans le cromlec'h.

—C'est Yvanec !... Faut-il rester ?

—Oui, s'il s'étonne de ta présence, je dirai que tu as passé dans les genêts et que je t'ai empêché de pénétrer dans le cromlec'h.

Il n'achevait pas qu'Yvanec apparaissait sur le seuil de la